

"Pour moi, quand on dit retraite, cela signifie défaite!"

Autor(en): **Cordy, Annie / Rapaz, Jean-Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2015)**

Heft 65

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Pour moi, quand on dit retraite, cela signifie défaite!»

Dans *Les souvenirs*, le film de Jean-Paul Rouve, Annie Cordy est Madeleine, une veuve placée par ses enfants en EMS et qui décide de fuguer en Normandie où son petit-fils, qui l'adore, la retrouvera. Un rôle magnifique.

Merveilleuse Annie Cordy. Pour le grand public, cette ancienne meneuse de revue reste avant tout l'interprète de chansons populaires à succès comme *La bonne du*

curé, Tata Yoyo, Cho Ka kao ou Frida oum papa. Mais on oublie que tout au long de sa carrière, cette native de Laeken, en Belgique, a fréquenté les scènes de théâtre et les plateaux de cinéma, avec les plus grands comme Jean Gabin, Bourvil, Louis de Funès et j'en passe. Agée de 87 ans, elle vient d'ailleurs de signer une de ses plus belles performances avec le rôle de Madeleine dans *Les souvenirs*, un film de Jean-Paul Rouve adapté du roman de David Foenkinos. De son vrai nom Léonie Cooreman, Annie Cordy y interprète un grand-maman de 85 qui fugue de sa maison de retraite où elle a été placée par ses trois fils. En cavale dans sa Normandie natale, elle y revivra des moments heureux de son enfance en compagnie de son petit-fils.

Vous avez accepté ce rôle facilement?

Absolument. Je connais Jean-Paul Rouve depuis longtemps en

tant qu'acteur. Et jouer pour un comédien-réalisateur avec qui on a noué des liens, c'est fantastique. On sait qu'il y aura du respect et qu'on pourra dialoguer.

En dehors de cet aspect, on imagine que l'histoire de Madeleine vous a émue?

Bien sûr. Moi, je n'ai pas connu mes grands-mères, je n'ai donc pas été confrontée à la situation de ses enfants dans le film. Mais d'être placée dans une maison de retraite, c'est terrible.

Les maisons de retraite, ça vous inspire quoi?

Ne m'en parlez pas! Ce mot devrait être banni du dictionnaire. Pour moi, qui suis une enfant de la guerre, quand on dit retraite, cela signifie défaite. J'ai envie de dire aux gens, profitez de cette deuxième vie, faites ce dont vous avez envie maintenant que vous avez du temps, allez voir vos amis par exemple, voyagez, lisez...



« Si les gens me voyaient le matin, pas maquillée, mal habillée, ils tomberaient dans les patates. »

Annie Cordy

DR



Dans *Les souvenirs*,
une complicité
parfaite règne entre
Madeleine et son
petit-fils.

Pour en revenir au film, une chose étonnante, c'est le manque de communication de Madeleine avec ses propres enfants alors qu'il y a un lien extrêmement fort avec son petit-fils.

C'est un fait. Les liens ne sont pas les mêmes entre les différentes générations. La plupart du temps, les enfants s'entendent mieux avec leurs grands-parents, il y a plus de liberté et de complicité. Si on compare l'affection avec des escaliers, on a le sentiment qu'il y en a qui ont sauté. Quand on est parent, on a des responsabilités professionnelles et familiales: souvent les grands-parents sont mis de côté alors que s'établit un lien privilégié entre ces derniers et les petits-enfants, parce qu'ils ont plus de disponibilité, de temps pour les écouter.

Justement, dans le film, on sent une vraie complicité avec Mathieu Spinosi qui joue votre petit-fils?

Ça a tout de suite collé. C'est comme si c'était vraiment mon petit-fils. Aujourd'hui encore, on se téléphone, je lui demande s'il a bien travaillé, comment il va. Pendant le tournage du film, quand on avait fini le travail et qu'on se promenait dans la rue, il faisait tout le temps par le bras. Je lui ai

dit: «Arrête, j'ai des jambes, je sais marcher.» Cela dit, je vois aussi Michel Blanc régulièrement, j'étais encore avec lui hier.

Vous n'avez pas eu d'enfants, c'est un regret?

Non. Je n'aurais pas pu mener à bien le travail de dingue que j'ai eu durant toute ma vie. Vous savez, avec mon mari, on passait notre vie dans la voiture. On faisait un concert à un endroit, on sortait et on faisait 300 km, rebelote le lendemain avec un spectacle et on repartait pour 400 km. C'était tout le temps comme ça.

Vous avez 87 ans. On vous voit en pleine forme sur des plateaux de télévision et à vous entendre aussi, on sent que vous avez la pêche. Mais c'est quoi votre secret?

La passion. J'aime mon boulot. Mais je vous rassure, il faut être honnête. Moi aussi, il m'arrive d'être fatiguée. Si les gens me voyaient le matin, pas maquillée, mal habillée, ils tomberaient dans les patates! Non, c'est vrai, parfois c'est dur, je pars travailler en me demandant pourquoi il faut faire tout ça. Et puis j'arrive sur le plateau, je me dis qu'il faut y aller et c'est parti! La bonne humeur, c'est aussi parce que j'ai la chance de faire un métier

que j'aime. Quand on pense à tous ceux qui s'enquiennent à leur boulot, ça doit être terrible.

Mais vous faites quand même de la gymnastique par exemple?

Pas du tout. Je n'ai pas le temps. Ma seule activité physique, c'est de sortir mon chien, un caniche. D'ailleurs, il va falloir que je le promène là.

En 2004, vous avez été anoblie par le roi des Belges. Il faut vous appeler Madame la baronne désormais ou c'est toujours Nini la Chance?

Nini la Chance, c'est d'abord Nini la Chance. Non, sérieusement, on ne m'appelle pas baronne Léonie Cooreman, je suis toujours Annie la rigolote.

Vous l'avez dit en début d'interview, le mot retraite devrait être banni du dictionnaire. Vous avez donc des projets en vue?

Ah oui alors! Dans huit jours, je vais quitter Paris avec ma nièce (NDLR: son assistante également) et je vais enfin retrouver ma maison à Cannes. On va se balader, terminé les interviews et toutes les obligations professionnelles. On va profiter de la vie!

Propos recueillis
par Jean-Marc Rapaz